

## FELIX ARVERS ET LE FAMEUX SONNET

Certains poètes ont dû leur première, et même toute leur réputation à quelque bluette, à quelque travail peu sérieux comme sujet et comme étendue, à quelques stances, à quelques vers que leur plume laissa tomber un jour, comme en se jouant, sur le papier d'où ceux-ci ne devaient prendre leur essor que pour s'envoler vers l'immortalité.

Trois strophes ont fait la fortune de Malherbe. Le **Vase brisé** a mis Sully-Prud'homme en vogue. Le lendemain de la représentation du **Pas-sant**, François Coppée était célèbre.

Que reste-il de tout le bagage littéraire de Lemierre—bagage assez considérable pourtant—si ce n'est un seul vers, qu'on enlève même souvent au pauvre auteur pour l'attribuer à Victor Hugo—on ne prête qu'aux riches—et que l'Angleterre semble avoir pris pour devise :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde?

Il est même certaines gens qui sont sous l'impression que Lemierre n'a jamais écrit que ce vers-là. En vérité, ce serait un vers un peu trop... solitaire.

Cependant, on sait que les œuvres de Malherbe, si peu qu'il en reste, firent du bruit dans son temps; Sully-Prud'homme et Coppée sont des contemporains dont la popularité est universelle; Lemierre n'est pas un inconnu, sa biographie se trouve dans toutes les encyclopédies.

Or, il est un poète, un poète de notre siècle, qui non seulement n'est connu que par un petit chef-d'œuvre de quatorze vers, mais dont les traces dans la vie et dans le domaine de l'art sont si bien effacées, que, tout récemment encore, ni le lieu ni l'année de sa naissance et de sa mort n'étaient connues du public. C'est certainement le plus curieux exemple que nous ayons des vicissitudes et des caprices de la gloire littéraire.

On a compris que je veux parler

de Félix Arvers et de son fameux sonnet.

Donnons-en tout d'abord le texte, de ce fameux sonnet; nous parlerons de l'auteur ensuite. Il est intitulé: **Amour caché**; c'est une perle qu'on ne pouvait trop admirer.

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère:

Un amour éternel en un moment conçu;  
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,

Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,  
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire;  
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps

sur la terre,  
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,

Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre

Le murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,  
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle:

"Quelle est donc cette femme?" et ne comprendra pas!

Je ne suis pas un passionné du sonnet, tant s'en faut; mais étant donné que cette forme existe avec son esprit et ses règles particulières, je n'hésite pas à proclamer ce sonnet, si l'on ne peut dire le plus parfait, du moins le plus franchement beau qu'ait produit la langue française.

Louis de Veyrières, dans sa **Mono-graphie du Sonnet**, en parlant de celui d'Arvers, y a souligné un peu sévèrement quelques répétitions de mots—trois fois **fait** ou **faite**, et trois fois **rien**. Il aurait pu ajouter quatre fois **elle** et deux fois **amour**. Une certaine irrégularité de contexture y est aussi relevée par les puristes: c'est le défaut de symétrie dans l'entrelacement des rimes féminines et masculines des quatrains. Mais ce sont là d'imperceptibles taches, et le

petit poème n'en reste pas moins exquis de rythme, de clarté et de sentiment. Il réunit la pureté de la forme à la grâce mélancolique de la pensée. Il réalise parfaitement la définition de Joseph Delorme: "une idée dans un sonnet, c'est une goutte d'essence dans une larme de cristal".

Philibert Le Duc, dans son recueil **Sonnets curieux et Sonnets célèbres**, dit que le fameux sonnet qui a sauvé le nom d'Arvers du plus complet oubli fut mis en lumière par Albéric Second. Il se trompè. Avant Albéric Second, Jules Janin l'avait exhumé et signalé, dans son **Histoire de la Littérature dramatique**.

"Tel jeune homme, disait-il, à lire les **Odes et Ballades**, se trouvait poète, et s'écriait: **Moi aussi!** Nos souvenirs ont conservé des pièces charmantes écrites sous cette impression. Ecoutez, par exemple, ce merveilleux sonnet, et dites-moi s'il n'est pas dommage que ces choses-là se perdent et disparaissent à tout jamais comme un article de journal".

Et Jules Janin cite:

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère...

"Cette langue est belle, poursuit-il, cette passion est vraie; il faut y croire. L'auteur de ce sonnet **sans défaut** est mort à vingt-cinq ans, au moment où il allait prendre sa place au soleil; il s'appelait Félix Arvers".

En disant que Félix Arvers mourut à vingt-cinq ans, Jules Janin faisait erreur. Mais cette erreur était très pardonnable, attendu que, du temps où le célèbre critique écrivait, tout ce qui concernait la personnalité du poète était resté—de même que son amour mystérieux—dans la plus complète obscurité.

Il était tellement ignoré que, trente ans plus tard, le **Dictionnaire** de Larousse ne mentionne même pas son nom. On le trouve pour la Pre-